

Ce texte a été publié avec l'aide de la Direction générale du Livre, des Archives et des Bibliothèques du ministère de la Culture espagnol et de la Maison Antoine-Vitez Centre international de la Traduction théâtrale à Montpellier, à l'occasion de *¡mira!*.

¡mira!, manifestation autour de la création ibérique contemporaine, imaginée par le TNT-Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, le TNBA-Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, le Théâtre Garonne et le CDC-Centre de développement chorégraphique de Toulouse et l'ONDA-Office national de diffusion artistique, bénéficie d'une subvention européenne au titre du programme Interreg III B - espace SUDOE.

CARLOS MARQUERIE

120 pensées à la minute

Titre original

120 pensamientos por minuto

Traduit de l'espagnol

par

CHRISTILLA VASSEROT

© 2006, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-155-5

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Sommaire

Ma maison brûlait	9
Séquence avec une mort en trois parties	15
I. Vengeance	15
II. Cavé	19
III. Mes larmes.....	27
Album photo de la famille Andronicus	29
Trois moments pour la réflexion sur la mort d'autrui	35
Madame la Lune, madame la Lune (jeu d'enfants)	45

Ma maison brûlait

Ma maison brûlait et les flammes en multipliaient par trois la hauteur. Je dois préciser que j'habite en pleine campagne, au milieu des chênes et des pins : un paysage austère et beau.

Le feu dévastait les pâturages, les arbustes et les arbres, avançant avec une détermination inébranlable vers ma maison. Lorsqu'il parvenait à embraser un arbre, le paysage explosait et la détonation sourde du feu me brisait au plus profond de mon âme, alors il avançait de plus belle, multipliant par trois sa vitesse. Des tourbillons noirs et rouges montaient au ciel dans une explosion muette : vacarme et terreur. Mon corps courait dans tous les sens, ma tête vide et morte de trouille écoutait immobile et en silence le bruit du feu, et mes entrailles se dissolvaient dans la terre que je foulais au pied.

Pathétique et beau.

La beauté de la destruction.

Comme quoi de l'horreur naîtrait la beauté ?

Comment se peut-il que la destruction soit belle ?

Il y a des idées qui m'engourdissent le cerveau et me déstabilisent en profondeur.

Non ? Ça ne vous arrive pas, à vous ?

Ça me déstabilise. Putain, ce que ça me fait chier.

C'est comme si la contradiction occupait peu à peu tout mon cerveau et bloquait progressivement ses

fonctions, le faisant sombrer dans un sommeil apparent, le calme plat avant la tempête.

La séduction de l'épouvante, hein ?

C'est comme le vertige. Non ? Il engendre une peur paralysante et par la même occasion inspire un terrible appel du vide, ce même vide qui a tout déclenché. Pensée-*looping*. Le serpent qui se mord la queue. Sans fin. Et quand on croit que c'est fini, ça recommence. Ma raison brûlait avec ma maison.

Stupeur et mon Dieu qui brûlait, *mon Dieu* mon cul, des putains d'arbres, des putains de pins et mes souvenirs d'enfant de sept ans qui jouait avec les petits sapins en pots, pendant que les grands les plantaient.

Ce qu'on a en dedans, indescriptible, ce tas d'âme, de sentiments et d'idées plus ou moins décevantement acquis brûlait, tandis que dans un calme apparent et avec un tuyau ridicule j'étouffais le feu, j'essayais en fait, et en vain, d'éteindre le feu intérieur, tout en faisant semblant d'aider à éteindre le feu réel. Voyez un peu le tableau : des pompiers costauds avec leurs super lances à incendie professionnelles et moi avec mon tout petit tuyau d'arroseur du dimanche. Je me sentais tout con, comme si au lieu d'un incendie je me trouvais en face de la femme de mes rêves et qu'au moment où je sors ma bite des espèces de baraques se pointent avec leurs gros engins comme tu en vois dans les films, genre grands noirs, énormes et maous-ses performants.

Le couillon. Toujours à faire de la figuration.

Couillon et triple couillon.

Mais je ne pouvais pas non plus rester là à ne rien faire pendant que je brûlais (en dedans) et, avec moi, ma maison.

La belle affaire : je brûlais en dedans pendant que ma maison brûlait. Qu'est-ce qui m'inquiétait le plus ? Le feu réel, certes, mais quel était le feu réel ? Celui qui dévastait les pins ou qui dévastait mes entrailles ? L'un menaçait mes biens matériels, les seuls, ma maison ; l'autre, une partie de mes biens spirituels. Et pour entrer en contact avec ceux-là il te faut, du moins tu le crois, un espace. Ta maison et tes vieux meubles.

Faux.

C'était vraiment spectaculaire et intense. Comme sentiment, très intense. Vu de loin, c'était d'une beauté à faire froid dans le dos, l'autre couillon avec son tuyau à la con devant un pin en flammes, des flammes jusqu'à dix mètres de haut. Impressionnant, comme tableau. L'homme seul face à la catastrophe naturelle. Sa résistance face à la destruction est belle, de toute beauté, de toute noblesse.

Le passé est en train de brûler, qu'il aille se faire foutre, ça peut être le pied de recommencer à zéro. Comme dans un feu de la Saint-Jean, sauf que tu ne peux pas choisir ce que tu brûles de ton passé. Le feu de la Saint-Jean, quelle connerie, je te jure : je brûle les souvenirs de ce qui me déplaît et je garde ceux qui me font plaisir. C'est pas comme ça qu'on change de vie. Cent quatre-vingts degrés, mon cul. Ras le cul ! Brûler sa vie ou user sa vie, c'est l'un ou l'autre, il faut courir le risque.

Face au champ noir, dévasté, ravagé par le feu, je me sens triste et, en même temps, rageusement assoiffé de régénération. Régénérer le paysage et par la même occasion me régénérer, moi.

La maison n'a pas brûlé, tout autour a brûlé. La maison n'est plus pareille, depuis que les arbres ont

disparu elle a changé. Moi non plus je n'ai pas brûlé, mais quelque chose a changé, ou du moins devrait avoir changé en moi, comme pour la maison et le paysage. C'est comme si le temps nous avait réunis dans un tout paysage-maison-moi. Avec le feu, ce ne sont pas seulement des souvenirs et une partie de mon passé qui ont brûlé, on pourrait dire que moi aussi j'ai brûlé comme une partie de ce tout paysage-maison-moi.

Et voici mon dilemme. J'ai deux options : restaurer le paysage de ma maison ou bien en proposer un nouveau.

Qu'est-ce que je veux faire, bordel ? Restaurer ou inventer un paysage ? Restaurer ou me réinventer ? La vie ne se fait pas comme ça, mais non, pas comme ça. Elle donne du fil à retordre. Il n'existe pas, ce moment transcendant où quelqu'un décide de changer sa vie ou pas. Même moi, je ne pourrais pas décider de restaurer ou de changer le paysage, et si je le faisais, ce serait une décision sans importance, parce que là où ça se corse, c'est quand il s'agit de le faire. Et ça, c'est l'œuvre de toute une vie : jusqu'à ce que les arbres poussent ! Toute ma vie vouée à ce paysage ? Faut pas déconner. Moi, un prêtre au service de ce paysage ? Pas question de me marier avec qui que ce soit, et je vais faire vœu de fidélité à un paysage. Me salir avec la vie, sans la dissimuler, jour après jour l'attraper par le col, serrer et lui dire : « Ma vie, ma chérie, aujourd'hui on va vivre, plantons un pin ou un chêne, ou mieux encore : relisons le Cantique des Cantiques, et après on pourrait se faire griller quelques rougets et se rafraîchir le gosier avec une bonne bouteille d'Alvariño, ce serait le pied. Et puis on regardera aussi les premières pluies

d'automne teinter de vert les restes de l'incendie, on observera ça tranquillement, ma vie, ma chérie, bien tranquillement, et dans ton giron je laisserai ma tête s'envoler au-dessus de la bassesse et de la stupidité de nos principes, propos, plans et stratégies.

Toi, ma vie, ma chérie, tu me modifies, mais moi, chaque jour je te change, j'écoute ce que tu me demandes et je te vis avec envie. J'ai envie de toi et tu me fais bander, ma vie, ma chérie. »

Séquence avec une mort en trois parties

I

VENGEANCE

C'est très simple
Je m'en vais
Je me venge. V(ais) comme vengeance
Vite, s'enfuir
Vite, courir
Et je me venge doucement
Ma vengeance est incisive. Je vais trancher dans le vif
Bistouri précis : dissection. Éloignez la charogne,
éloignez vos visages
Vous êtes de la baise, me faites pas chier
Et moi, je te baise
Et tes intestins enroulés sur mon front : ma couronne
(Tes tripes juteuses : mes lauriers)
Et ton sacré braquemart : mon sceptre
Mon idée de nation fait exploser vos entrailles
Ma nation : lit de mort
Et ma chatte grossit et se nourrit de votre sang (Et ma
chatte grossit et se nourrit de ton sang)
Me faites pas chier (Me fais pas chier)
Je te baise

Troublée, surveillée à tes pieds, je tisse finement ta fin : ma vengeance
Vengeance : ton sang ma nourriture
La charogne engendrée par tes griffes sera ton envie
Et ton envie : ton essence
Et ton essence se dispersera en même temps que tes entrailles s'enfuiront de ton corps
Puissant et tout-puissant et plus encore
Puissant et ta toute-puissance augmente
Aveugle
Tellement aveugle que tu ignores, tu ne vois pas la raclée que tu vas prendre (que je vais te donner)
Mes manœuvres vont te détruire
Et mon sexe rira bien
Des bouteilles d'eau, tes larmes
Tu sèches, vieille branche
Des boîtes de gâteaux secs pour y entreposer ton sang
Et mon sexe partira en couille, il s'ouvrira et suintera la joie de ta douleur
Me fais pas chier
Tu vas pas me faire chier
Moi, par contre, oui, pauvre con, moi je vais te l'enfoncer bien profond
Elles s'aiment, tes larmes et ma méchanceté
Elles ont besoin les unes des autres
Elles ont grandi comme les morceaux d'un *puzzle*, pour se compléter et devenir un tout indivisible
Noyau forgé – pétri de haine et de douleur
Méchanceté, vérité sans laver le visage
Vérité cachée à l'opinion, mais irréfutable devant moi
Je me connais, je connais, je sais ma méchanceté : ma vérité
Mon essence est cachée, perverse

La tienne simule la dureté, la colère, mais moi je sais qu'elle fond en larmes (et je sais comment la faire fondre)
Moi silencieuse, constante, je prévois ta fin et ma vengeance en un seul acte
Indescriptible beauté : ta douleur
Indescriptible plaisir, face à ta douleur
Les plaisirs de ma chair : vengeance de mon âme sur ta chair
J'ai soif
Étanchez-moi (étanche-moi)
Ta douleur est raccordée à mon plaisir
Ta chair s'ouvre
Et ma chatte transpire
Sang, déborde et inonde-moi
Ma tête se perd, avance tant bien que mal entre ma douleur et la tienne
Elle aspire à la paix de ma vengeance
Fils de pute, je te plais ?
Regarde-moi, oui, regarde-moi bien, car je serai ton regard
Et ton regard sur ton œuvre de destruction : ta fin
La mort navigue silencieuse sur les eaux calmes et froides de mon cerveau
Dans l'attente du moment décisif où abandonner cette mer d'huile
D'une quille bien ferme elle sillonnera ton corps jusqu'à y pénétrer
Et là, elle raclera tes entrailles jusqu'à trouver le point d'ancrage où tes larmes étancheront ma soif
Fils de pute, ton corps gisant sera détruit de l'intérieur vers l'extérieur
Comme si une bombe explosait à l'intérieur de toi sans affecter ta forme extérieure,